

INTRODUCTION

Située à mi-chemin entre Rouen et Paris, l'église paroissiale Saint-Gervais-Saint-Protas de Gisors, dans l'Eure (fig. 1), témoigne de l'enthousiasme des hommes de la fin du Moyen Âge pour la création architecturale. Les campagnes de travaux menées à partir des années 1490 ont en effet façonné, autour d'un chevet du XIII^e siècle (fig. 2), un monument flamboyant aux dimensions imposantes, comparables à celles d'une cathédrale comme Senlis¹ ou d'une de ces vastes collégiales de la fin du Moyen Âge comme Notre-Dame de Cléry. Cette ampleur singulière a entretenu une certaine confusion sur le statut de l'édifice. Bien que la ville de Gisors n'ait jamais abrité de chapitre canonial, le terme de « cathédrale » fut souvent employé pour désigner l'église Saint-Gervais (fig. 3)², et ce jusqu'à une date récente³, tandis que les occurrences de « collégiale » témoignaient d'une inquiétante persévérance dans l'erreur de la part des auteurs les plus inattendus⁴.

Rien d'étonnant donc à ce que la fortune critique de l'église de Gisors reste, à ce jour, décevante et déroutante. Les gravures (fig. 4) accompagnant la description succincte de Millin à la fin du XVIII^e siècle⁵ marquèrent les esprits au point d'être reproduites par erreur, près d'un siècle plus tard, dans la *Statistique monumentale de Paris* d'Albert Lenoir, héritier du fonds des dessins commandés par Millin⁶ ! Entre temps, les nouveaux procédés de diffusion des images avaient néanmoins valu à l'édifice une large renommée. En 1825, Taylor et Nodier publièrent une dizaine de lithographies mettant l'édifice en scène dans un environnement romantique (fig. 5)⁷. Les premiers archéologues attirés à Gisors par ces illustrations furent les Anglais : Dawson Turner en 1818⁸ suivi par A.W.N. Pugin en 1836, auteur de dessins de l'église et de ses vitraux restés inédits (fig. 6, 157 et 192)⁹. C'est à cette époque que le marquis de Laborde découvrit les livres de comptes alors conservés dans la chambre au trésor de l'église, dont il édita en 1849 dans les *Annales Archéologiques* quelques pages de transcriptions. Cette publication, à l'origine de tous les travaux ultérieurs sur l'église, a rapidement contribué à faire connaître des spécialistes les campagnes de construction de la Renaissance, évoquées depuis dans la plupart des grandes synthèses sur cette période : celles de Henri Michel, Léon Palustre, Marius Vachon, Louis Hauteœur et, plus récemment, d'Henri Zerner, pour s'en tenir aux principales¹⁰.

Pour autant, l'église Saint-Gervais n'a jamais fait l'objet d'une étude approfondie. Brièvement évoquée dans les histoires de la ville, rapidement

1. Les deux églises sont longues de 70 m et larges d'une trentaine. Les voûtes de leurs nefs culminent à 24 m environ.

2. Voir par exemple Patte 1896 et J. Gailhabaud, *Monuments anciens et modernes*, Paris, 1848, 144^e livraison.

3. De nombreuses cartes postales représentant l'église portaient, jusque dans les années 1950, la légende « Cathédrale de Gisors » ; on trouve encore cette appellation sous la plume de R. Leprieux en 1960 dans une description de l'église (*Nouvelles de l'Eure*, n° 3, p. 41).

4. Voir par exemple Vasseur et Waro 1991, p. 251 ; Vasseur 1993, p. 5 ; N. Le Roy dans *Aspects méconnus* 1998, p. 49 ; Besse 1998, pp. 78 et 84 ; *Églises et vitraux* 2004, p. 9. Les anciens n'étaient pas à l'abri d'une telle erreur : en 1519, Henri Yvert, prêtre, est qualifié de « chanoine de Gisors » par le rédacteur du martyrologe de la confrérie Saint-Louis, eu égard sans doute à sa qualité de chapelain des heures canoniales ; Arch. dép. Eure, G 2141.

5. Millin 1792.

6. Lenoir 1867, planches, t. II, Carmes de la place Maubert.

7. *Voyages pittoresques* 1825.

8. Turner 1820, p. 50-51.

9. Londres, British Museum, Department of Prints and Drawings, 199.a.19, fol. 47-61.

10. Palustre 1881, p. 56, 203-207 et 250-251 ; Zerner 1996, p. 42-43.

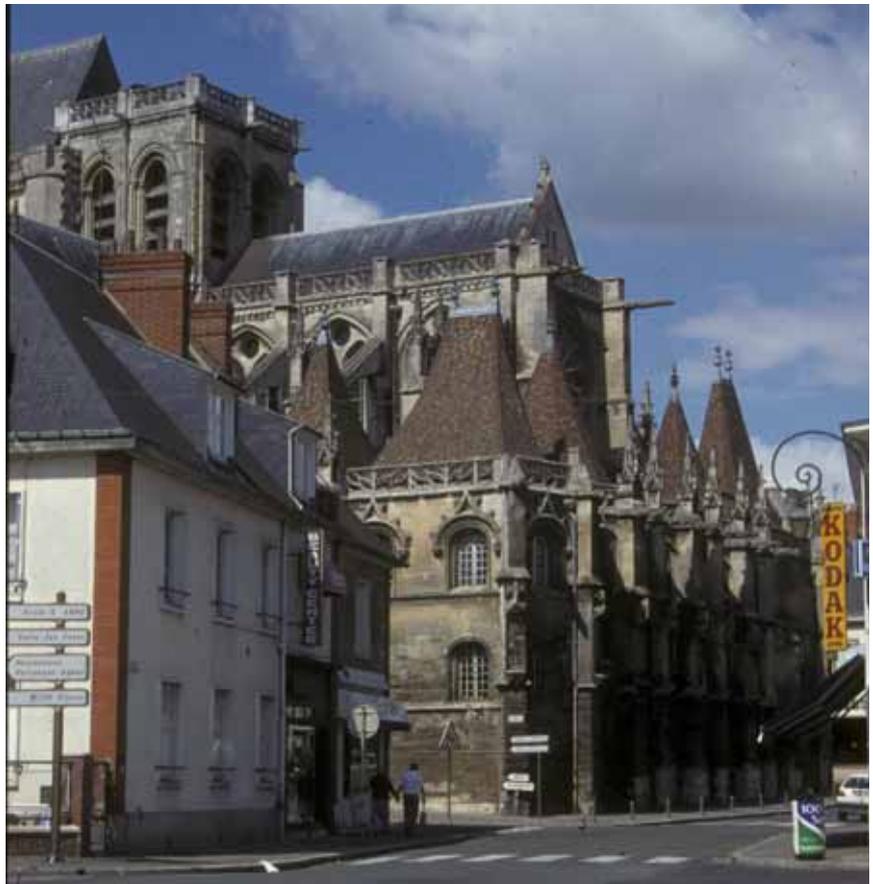


Fig. 2 : Gisors, vue du chevet depuis le sud

11. La « Petite monographie » consacrée à Gisors en 1939 par E. Pépin a fait l'objet d'une simple remise à jour pour la réédition de 1963.

12. Sur cette « infortune » critique, voir Hamon 1997.

13. Après avoir cité Paris, Chartres, Amiens et Rouen, l'auteur dresse une courte liste « des églises françaises existant encore et assez remarquables pour que chacune d'elles puisse être l'objet d'un ouvrage assez intéressant » ; il y place « les jolies églises de Gisors, de Saint-Maclou de Rouen, de Louviers, de Caudebec, de Notre-Dame de l'Épine etc. » : A. du Sommerard, *Notices sur l'hôtel de Cluny et le palais des Thermes*, Paris, 1834, p. 147.

14. E. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, Paris, 1875, t. V, p. 176.

15. L'auteur, H. Lemonnier, écrit que « L'histoire de l'église de Gisors résume la variété de ces essais et, au milieu de toutes sortes d'incertitudes, leur marche chronologique ». Réédité sous le titre : *L'histoire de France de la Renaissance*, t. 1, Paris, 1988, p. 354.

16. À la suite des travaux pionniers de Jean Lafond, les vitraux ont fait l'objet de plusieurs études, synthétisées dans les travaux récents de M. Hérold (Hérold 1993 ; *Vitraux de Haute-Normandie* 2001, p. 168-172).

visitée en marge du *Congrès archéologique* de Beauvais en 1905, sommairement décrite à la fin d'une *Petite Monographie* consacrée au château ¹¹, elle fut l'une des innombrables victimes du solide mépris porté à l'architecture flamboyante par une grande partie de l'érudition du XX^e siècle ¹².

L'importance de l'église dans l'histoire de l'architecture flamboyante est pourtant reconnue de longue date par les pères de l'archéologie française. À la suite d'Alexandre du Sommerard en 1834 ¹³, elle est citée par Viollet-le-Duc au rang des églises représentant le mieux l'architecture gothique ¹⁴ et mentionnée au même titre dans la plupart des manuels du début du XX^e siècle, ceux de Lasteyrie, Enlart... etc. La célèbre *Histoire de France des origines jusqu'à la Révolution* publiée sous la direction d'Ernest Lavisse consacrait même Saint-Gervais de Gisors comme l'un des monuments les plus représentatifs de la variété des expériences architecturales de la fin du Moyen Âge et du début de la Renaissance en France ¹⁵.

Depuis Eugène Pépin en 1939, aucune étude monumentale n'a été consacrée à cette église ¹⁶, contrairement au château qui la surplombe et dont l'histoire et l'architecture sont désormais bien balisées. Les archéologues avaient, il est vrai, des raisons d'être découragés par l'ampleur des restaurations consécutives aux bombardements du printemps 1940 (figs. 7 et 8). Pourtant, ni ces restaurations ni les travaux plus anciens n'ont altéré les

dispositions primitives de l'édifice, contrairement aux interventions de ces vingt dernières années qui ont véritablement dénaturé l'aspect extérieur du monument par une modification des matériaux de couverture.

L'intérêt qu'offre l'étude de l'église de Gisors dépasse largement les limites de cette ville. Malgré sa position frontalière (fig. 9), Gisors est au cœur d'une région naturelle et historique, le Vexin, qui a été profondément marquée par le renouveau architectural qu'ont connu, à l'époque flamboyante, les deux provinces sur lesquelles elle s'étendait, l'Île-de-France et la Normandie. L'importance de cette floraison architecturale n'a pas échappé aux historiens de l'art du XIX^e siècle. Mais les négligences qui avaient présidé à l'édition des livres de comptes de Gisors, inhabituelles chez Laborde¹⁷, ont longtemps suscité plus d'extrapolations hasardeuses que d'hypothèses fécondes. Le pionnier de l'archéologie monumentale du Vexin, Louis Régnier, disparut trop tôt pour achever la monographie qu'il projetait, grâce à un abondant matériau documentaire¹⁸, de consacrer à l'église de Gisors, et pour nuancer sans doute les conclusions qu'il avait formulées dans les années 1880 selon lesquelles les maîtres maçons de Gisors avaient bâti la majorité des églises du Vexin élevées dans la première moitié du XVI^e siècle¹⁹. Faut-il d'une critique des travaux de Laborde, ces idées prévalent toujours.

Refusant à l'architecture flamboyante toute nuance et toute capacité d'évolution, les érudits ont confondu tous les maîtres d'œuvre de Gisors

17. Presque simultanément, A. Deville (Deville 1850) publia une édition des comptes de construction du château de Gaillon d'une rigueur scientifique autrement remarquable.

18. Cette publication, annoncée par l'auteur en 1905 (Régnier 1905, p. 73), devait s'appuyer sur les innombrables notes et transcriptions de textes inédits effectuées en collaboration avec J. le Bret, pièces aujourd'hui conservées dans la série F des Archives départementales de l'Eure.

19. Si l'on compile les auteurs anciens et récents (voir notamment Besse 1998, p. 78-84), il faudrait comprendre dans l'œuvre des Grappin de Gisors les églises de Chaumont-en-Vexin, Magny, Parnes, Serans, Cléry, Saint-Gervais, Genainville, Vertheuil, Nucourt et Montjavoult en Vexin français ; celles de Heudicourt et Nojeon-le-Sec en Vexin normand ; les châteaux d'Ambleville et de Boury. R. Vasseur (Vasseur 1993, p. 5), au mépris des considérations stylistiques, suggérait récemment encore que la nef de Magny avait pu être élevée par Robert Grappin ou ses collaborateurs.

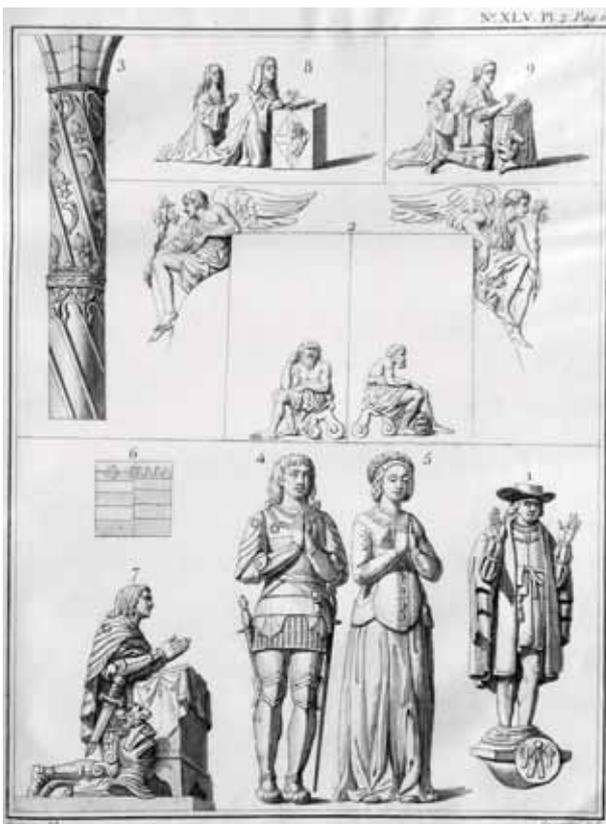


Fig. 4 : Gisors, relevés des sculptures de l'église (Millin 1792)



Fig. 3 : Gisors, façade ouest vers 1905 (carte postale)



Fig. 5 : Gisors, vue de la façade sud de l'église par Bonington (Taylor et Nodier, 1825, pl. 203)

dans un même courant stylistique identifié à un nom, celui de la famille Grappin²⁰. Ses membres ont supplanté tous les autres acteurs de l'architecture locale et ont, pour ce faire, été gratifiés de carrières interminables²¹. À lire certains auteurs, cette dynastie d'architectes et celle des Le Mercier de Pontoise seraient les seules actives au XVI^e siècle dans le Vexin, chacune s'étant géographiquement partagé la région²².

Les premiers travaux synthétiques consacrés à l'ensemble des églises flamboyantes du Vexin furent, dans les années 1940, ceux de Monique Richard-Rivoire²³. Ils restaient, au moment d'entreprendre nos recherches, les seuls disponibles. Leur approche typologique et le recours exclusif de l'auteur à l'édition de Laborde en limitaient sérieusement la portée. La

20. Ch. Bauchal avait consacré une notice à chacun des quatre architectes de l'église flamboyante : Pierre Gosse, Robert Jumel, Guillaume le Maistre et Robert Grappin (Bauchal 1887, pp. 264, 270, 316 et 354). Robert Grappin est le seul à subsister dans le récent *Dictionnaire des architectes* de B. Oudin (Paris, 1994, p. 207).

21. L. Hauteccœur (Hauteccœur 1963, p. 7) se fiait encore à Marius Vachon quand il affirmait que l'« on suit les Grappin à Gisors de 1485 à 1600 », vieillissant de plus de trente ans l'apparition du premier d'entre eux, Robert, par rapport aux dates pourtant fournies par la publication de Laborde.

22. Voir par exemple *Guide du Vexin* 1993, p. 77 et *Églises et vitraux* 2004, pp. 13 et 159.

23. Sa thèse de l'École des chartes soutenue en 1943 (cf. Richard-Rivoire 1943) a donné lieu à deux articles de synthèse (Richard-Rivoire 1959 et Richard-Rivoire 1972) : le premier propose un aperçu détaillé du contexte naturel (p. 26-37) et une carte de situation (fig. I) des églises flamboyantes.



Fig. 6 : Gisors, l'église en 1836 par A. W. N. Pugin (Londres, *British Museum, dep. of Prints and Drawings*)

redécouverte des archives et les progrès accomplis depuis un demi-siècle dans la connaissance de l'architecture flamboyante en France offraient de nouvelles perspectives à une étude régionale, à la condition toutefois d'en limiter l'étendue à un cadre géographique et monumental homogène.

Le Vexin, dans son ensemble, est loin de satisfaire ces deux exigences. À l'ouest de l'Epte, affluent de la rive droite de la Seine qui coule du nord au sud et baigne Gisors, s'étend le Vexin normand dont le sous-sol ingrat est la cause de la rareté des églises en pierre de taille et voûtées. Les rives du fleuve



Fig. 7 : Gisors, l'église en 1940

concentrent les monuments les plus ambitieux mais ceux-ci, à l'image de la collégiale Notre-Dame des Andelys, sont le fruit de processus de création bien différents de ceux qui ont prévalu pour des églises paroissiales comme Gisors et Chaumont²⁴. À l'est, le Vexin français présente un visage plus propice à une étude de l'art flamboyant. Le calcaire lutétien a façonné un paysage monumental particulièrement dense et spectaculaire²⁵. Cent soixante-dix églises et chapelles médiévales, presque toutes voûtées, se dressent encore sur les 1.400 km² d'un riche plateau agricole limité par l'Epte, la Seine et l'Oise. Un rapide survol des guides régionaux rend compte de la diversité chronologique de cet ensemble²⁶. Mais c'est incontestablement aux XV^e et XVI^e siècles que l'activité architecturale, religieuse et civile, s'y est manifestée avec le plus d'éclat.

Les différents secteurs du Vexin français ont eux-mêmes connu des fortunes diverses qui ont marqué leur architecture de manière contrastée. Reconstituées intégralement pour certaines (le Vaumain, Talmontiers...), les églises du nord de la zone témoignent d'ambitions limitées ; celles qui se dressent au sud sur la rive droite de la Seine (Vétheuil, la Roche-Guyon, Bennecourt) sont peu homogènes. Les édifices relevant de ces deux groupes, isolés géographiquement du plateau, sont généralement mal documentés. La

24. Richard-Rivoire 1958, p. 87.

25. Pour la description et la délimitation du Vexin français, voir par exemple M. Bloch, « L'Île-de-France, les pays autour de Paris », dans *Les régions de France*, t. IX, Paris, 1913 ; M. Roblin, *Le terroir de l'Oise aux époques gallo-romaine et franque*, 1978. Voir également Gallois 1908.

26. Pour un aperçu général succinct voir Duhamel 1988 et *Églises et vitraux* 2004. Pour l'époque romane voir Coquelle 1904. Pour le premier art gothique (Saint-Maclou et Saint-Martin de Pontoise, la Villetterre, Santeuil et Chars, réplique de Saint-Germer-de-Fly) voir Bideault et Lautier 1987, Timbert 1996 et Timbert 2003-2004.



Fig. 8 : Gisors, l'église en 1940

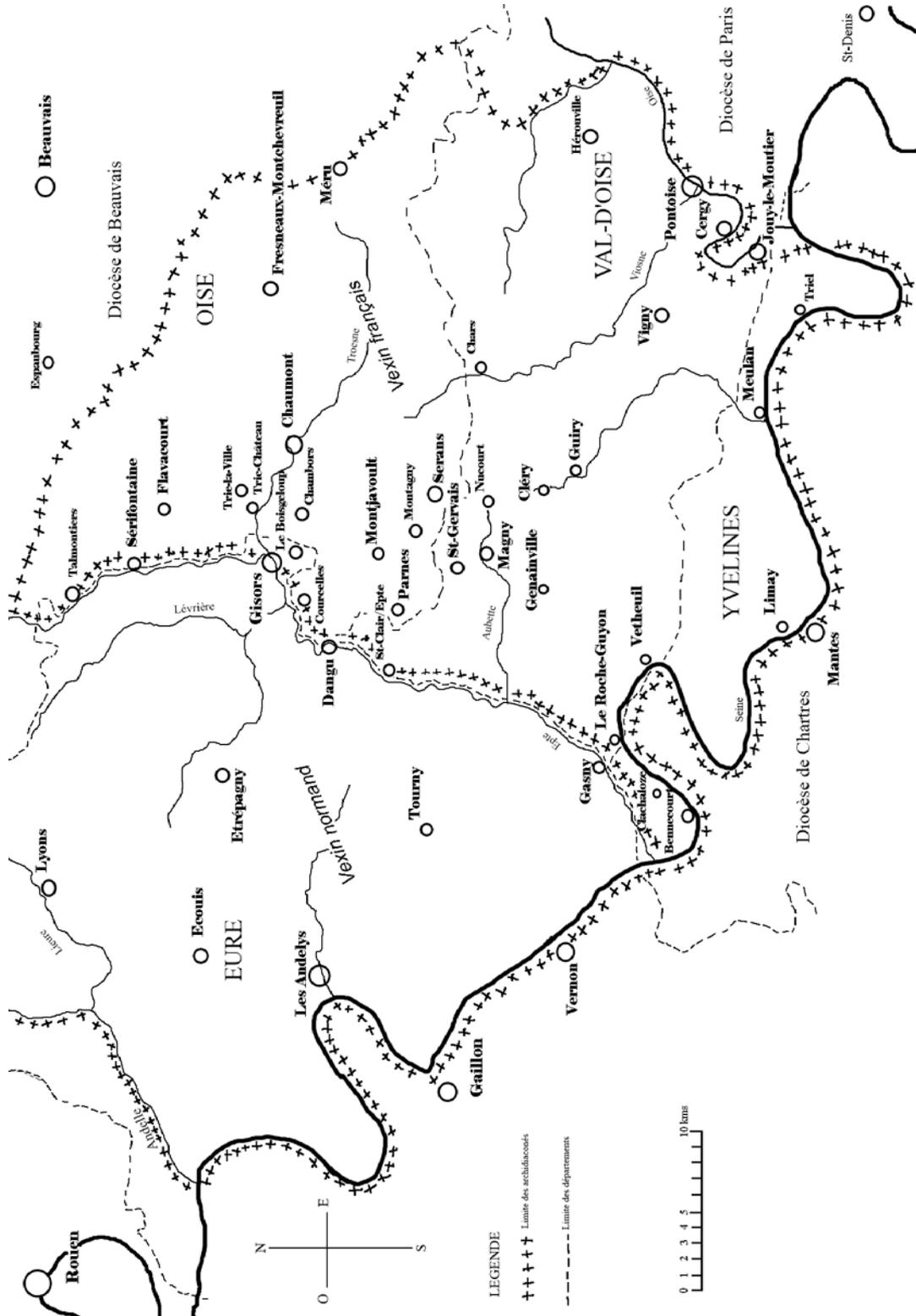


Fig. 9 : Le Vexin : limites des anciens archidiaconés et des départements actuels

place de Pontoise dans cet ensemble est plus difficile à cerner (fig. 19). La capitale du Vexin français, carrefour commercial résolument tourné vers Paris distant de 30 km seulement, fut manifestement l'un des principaux foyers du renouveau architectural régional, mais elle a perdu depuis le XVI^e siècle ses principales églises. La seule rescapée, Saint-Maclou (fig. 22), pose de délicats problèmes de datation qu'il nous reviendra de tenter de résoudre pour comprendre le rôle joué par cette ville dans la diffusion vers les campagnes de l'ouest des formes de la dernière architecture gothique. La découverte de documents d'archives inédits nous a fourni à ce sujet de précieux repères.

En somme, c'est à l'ouest du Vexin français, sur un secteur large d'une douzaine et long d'une trentaine de kilomètres, entre Sérifontaine (Oise) au nord et Guiry-en-Vexin (Val-d'Oise) au sud, que se dessine l'ensemble le plus cohérent du point de vue architectural. Une dizaine d'églises se distinguent autour de Gisors pour l'importance de leurs campagnes de construction de la fin du Moyen Âge, campagnes qui présentent des caractéristiques communes : chronologie resserrée, techniques de construction homogènes, similitude des formes. Deux d'entre elles se détachent du groupe par leur taille et par les rapports plus étroits qu'elles entretiennent avec Gisors : celles de Magny-en-Vexin (fig. 10) et de Chaumont-en-Vexin (fig. 11).

Le réexamen des sources écrites primitives constituait un préalable indispensable à une approche renouvelée de l'architecture flamboyante du Vexin français²⁷. Cette recherche s'est heurtée à la dispersion de la documentation. Alors que les circonscriptions d'Ancien Régime, l'archidiocèse de Rouen notamment, en faisaient un ensemble homogène, la partie du Vexin qui nous intéresse est aujourd'hui partagée entre trois départements (l'Eure, l'Oise et le Val-d'Oise) et trois régions (l'Île-de-France, la Haute-Normandie et la Picardie). Dans ce contexte peu propice à la recherche, rares ont été les travaux consacrés à l'histoire du Vexin, et en particulier à la période qui nous occupe²⁸.

L'état des fonds documentaires reflète pour sa part les aléas de la conservation des archives paroissiales en France. Alors qu'il faut se contenter d'épaves pour les églises flamboyantes du Vexin français situées dans l'Oise et le Val-d'Oise, le fonds de Saint-Gervais de Gisors nous est parvenu dans l'état où il se trouvait à la veille de la Révolution. Recueilli dans les années 1910 par les Archives départementales de l'Eure à Evreux, il constitue l'une des séries paroissiales les plus riches de toute la Haute-Normandie. Pourtant, il fut peu à peu oublié des historiens et, surtout, des historiens de l'art qui, depuis Laborde en 1849, n'ont plus que très rarement sollicité les documents originaux pour étudier le monument et ses richesses artistiques.

Dès les premières confrontations des archives et de la bibliographie, il nous est apparu essentiel de privilégier les premières et de ne pas nous en tenir aux séries comptables de la fabrique. Nombreux sont en effet les documents produits depuis le XIV^e siècle par les institutions religieuses associées à la paroisse (chapelles, confréries...), inédits pour la plupart (figs. 12 et 13), qui éclairent le déroulement du chantier. Ont aussi été sollicitées les chroniques manuscrites de l'époque moderne, de longue date conservées dans les archives de l'église²⁹. Ces dernières donnent la mesure de l'admiration

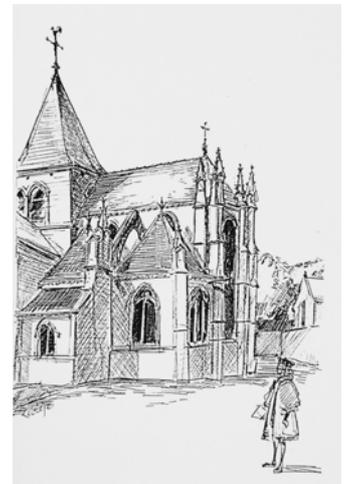


Fig. 10 : Magny-en-Vexin, restitution du chevet au début du XVI^e siècle (dessin J.-L. Rebière)

27. La dispersion a été encore artificiellement accentuée lors de la création, dans les années 1960, des départements des Yvelines et du Val-d'Oise. Les archives des paroisses vexinoises de ce dernier département se trouvent aujourd'hui dispersées entre Cergy-Pontoise et Versailles, préfecture de l'ancienne Seine-et-Oise.

28. L'étude sur le bailliage de Gisors par F. Goineau (Goineau 1935 et 1936) ignore le XVI^e siècle. Celle de M. Demeunynck sur le vicariat de Pontoise (Demeunynck 1937-1940) est trop ciblée pour apporter des précisions exploitables sur l'environnement religieux des édifices étudiés.

29. Sur ces chroniques et leur tradition, voir Régnier 1912.



Fig. 11 : Chaumont-en-Vexin, lithographie d'après un dessin de Villeret en 1838 (BnF, Est., Va 60)

portée par les Gisorsiens à leur église, une admiration qu'exprime de manière maladroite mais touchante une description en vers rédigée par un nommé Antoine Dorival au début du XVII^e siècle :

Or sur mille construits des plus artistes mains,
 Cette église, sujet de mes hardis dessains,
 Grande, claire, éminente et richement ornée
 Passe autant en beauté les autres comme un pin
 Excède la hauteur du flairant romarin,
 Car de ce saint palais l'architecture belle
 En sa délicatesse est hors de parallèle.
 L'extérieur estonne les esprits curieux,
 Mais le dedans ravit et le cœur et les yeux.
 Contre Amiens, Paris, Reims, Beauvais, Rouen, Charte,
 Pour le prix de la gloire elle oserait débattre.
 Sa nef, tours, portail, chœur, ouvrage et clocher haut
 Luy donnent de la grâce autant qu'il luy en faut.
 Les diverses beautés qui font que l'on admire,
 Celles là sont en elle, on y a que redire,

Dont je veux maintenant, sur l'aile de mes vers,
Faire esclater la gloire aux coins de l'univers³⁰.

La nature de cette documentation a conditionné les étapes de notre argumentation. Libérée des problèmes d'attribution et de chronologie, notre approche ne pouvait reproduire celle que peut susciter un monument privé de texte. Le volume d'archives comptables traité pour Gisors a lui aussi nécessité la mise au point de principes d'édition adaptés, la transcription intégrale des articles relatifs à la construction n'étant ni matériellement possible ni intellectuellement justifiée. Les documents présentés en annexes sont donc le fruit d'une sélection drastique que compensent les tableaux et graphiques dans le texte, ainsi que les notices prosopographiques en annexe.

Dans une première partie, nous avons porté une attention particulière à un aspect de la création architecturale souvent négligé pour cette période et particulièrement pour le Vexin : la commande privée et ses acteurs dans le clergé, la noblesse et la bourgeoisie, ainsi que la commande collective des confréries qui relayait, voire stimulait celle des fabriques. Si les sources ecclésiastiques sont toujours « d'un prix inestimable pour l'histoire de l'art »³¹, les archives de Gisors se sont aussi révélées primordiales pour la connaissance du contexte économique et social dans lequel l'architecture flamboyante a

30. Dorival 1893, p. 21, d'après Arch. dép. Eure G701.

31. La formule est empruntée à R.-H. Bautier : « Les sources documentaires de l'histoire artistique au Moyen Âge », dans *Artistes, artisans* 1987, p. 24.



Fig. 12 : Gisors, martyrologe de l'Assomption (Arch. dép. Eure, G 2120, fol. 1)

pris son essor dans le Vexin et auquel elle a insufflé un indéniable dynamisme.

La seconde partie est consacrée aux aspects matériels de la construction, tout particulièrement à Gisors. L'approche documentaire nous a fourni des éléments inédits de datation des campagnes de construction et d'appréciation de l'ordre de succession des travaux. C'est un atout considérable pour un édifice dont la chronologie se révèle particulièrement délicate à établir par la seule analyse architecturale, incertitude à laquelle se heurtent la plupart des études formelles sur l'architecture flamboyante.

Les sources écrites nous ont offert un éclairage précis sur l'organisation et la conduite du chantier de construction. Sur ces questions, les archéologues s'étaient gardés de trop commenter les données éditées par Laborde, excepté Marius Vachon qui avouait sa perplexité face à celles-ci. Ils méconnaissaient jusqu'à l'ampleur de l'entreprise, pourtant comparable par les moyens engagés aux campagnes flamboyantes des cathédrales de Sens, Troyes ou Beauvais qui présentent, à bien des égards, des points communs avec le chantier gisorzien. Sur de nouvelles bases, notre attention s'est surtout tournée vers les hommes eux-mêmes, les artistes, artisans et maîtres d'œuvre dont le rôle, la carrière, la situation matérielle et le statut social s'éclairent par la confrontation de documents d'origine variée.

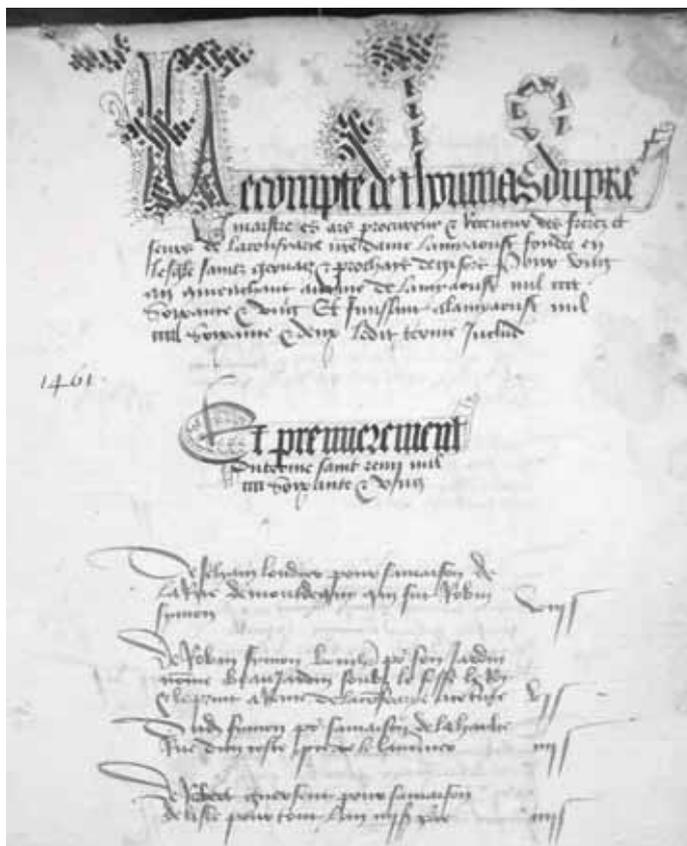


Fig. 13 : Gisors, compte du procureur de la confrérie de l'Assomption pour 1461-1462 (Arch. dép. Eure, G 2120, fol. 1)



32. Châtelet et Recht 1988, p. 11.

Fig. 14 : Gisors, projet de banc d'œuvre, XVIII^e siècle (Arch. dép. Eure, 2 F 2065).

Enfin, nous avons consacré notre troisième partie à une analyse architecturale qui combine les approches chronologique, prosopographique et archéologique. Nous avons suivi, comme fil directeur, la carrière des maîtres d'œuvre. D'abord en isolant à Saint-Gervais de Gisors les caractères propres de leurs interventions respectives, puis en tentant de reconnaître leurs modèles et leurs motivations. En nous révélant les noms des architectes des deux plus importantes églises de la région après Gisors, celles de Magny et de Chaumont, les textes nous ont permis d'envisager de manière plus objective la diffusion des expériences gisorsiennes vers les chantiers voisins et leur place dans les grandes orientations de l'architecture flamboyante française.

Nous avons abordé une à une les grandes articulations des édifices retenus en respectant le déroulement des chantiers. Mais nous avons aussi prêté une attention inédite aux formes décoratives. Disons-le d'emblée, nous ne partageons pas l'avis de Roland Recht qui voit dans le tracé des réseaux des fenêtres « un des critères stylistiques les plus sûrs pour la datation d'un édifice »³². Ces formes linéaires nous sont apparues bien moins significatives que la sculpture décorative par exemple, qui traduit plus sûrement la personnalité d'un créateur et l'origine de ses sources et qui aide à préciser la

chronologie des travaux. La critique d'authenticité n'a pas soulevé de problème insurmontable. Les églises du Vexin ont échappé aux énergiques restaurations du XIX^e siècle et conservé intacte une bonne part leur décor sculpté grâce à un matériau d'une exceptionnelle qualité. Les belles façades de transept de Gisors et de Chaumont s'offrent à nous dans un état proche de celui d'origine.

Pour ces raisons, et faute de temps, nous nous sommes contenté d'une exploitation plus sommaire des archives postérieures au XVI^e siècle. Ces longues séries resteraient à exploiter pour préciser la nature des aménagements intérieurs anciens et retracer le devenir du mobilier (fig. 14), du décor sculpté et du vitrail, domaines que nous n'avons abordés que dans leurs rapports avec l'architecture gothique et avec les commanditaires de celle-ci. Car le processus d'accumulation des ornements de toute sorte dans les églises ne s'est pas interrompu avec la fin des campagnes flamboyantes.

Cette présentation succincte de la démarche suivie en laisse entrevoir les imperfections. Elles traduisent les difficultés éprouvées pour combiner l'étude d'une documentation volumineuse qui couvre tous les domaines de la production artistique mais pour un seul édifice, avec l'analyse architecturale d'un groupe de monuments complexes et raffinés. L'intérêt que nous avons accordé à chaque développement paraîtra, dans certains cas, exagéré. Mais il reflète à la fois la précision avec laquelle les faits sont documentés et leur importance, selon nous, pour l'histoire de l'architecture flamboyante.